

2003

Mère Michaël Dufay (1883-1964), première supérieure générale des soeurs missionnaires du Saint-Esprit

Anita Disier

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Disier, A. (2003). Mère Michaël Dufay (1883-1964), première supérieure générale des soeurs missionnaires du Saint-Esprit. *Mémoire Spiritaine*, 18 (18). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol18/iss18/10>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Mère Michaël DUFAY
(1883-1964)
(Photo : Arch. Sœurs spiritaines)



Le 29 septembre 1938, remise à la Mère Michaël Dufay de la décoration de chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur par le cardinal Verdier, archevêque de Paris. (Photo : Arch. Sœurs spiritaines)

Mère Michaël Dufay (1883-1964)
première supérieure générale
des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

*Sœur Anita Disier **

Un jour de décembre 1920, Mgr Alexandre Le Roy ¹ supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, recevait à Paris la visite de l'abbé Léon Dufay ², curé d'Émanville, en Seine-Maritime. Accompagné de sa sœur, celui-ci venait lui offrir le produit d'obligations du Chemin de Fer qui lui avaient été remboursées, ce qui permettrait l'achat de deux canots automobiles pour les missions d'Afrique.

* La sœur Anita Disier a été enseignante au Cameroun de 1951 à 1960. Elle a été ensuite, pendant dix ans, responsable du noviciat de sa congrégation. En 1971, elle est partie en Centrafrique, où elle a dirigé le Foyer (inter-congrégations) des vocations et où elle a exercé la fonction de responsable (supérieure principale) des communautés centrafricaines de sœurs spiritaines, de 1977 à 1983. Depuis, elle réside en France, ayant fait partie du Conseil général jusqu'en 1995.

1. Mgr Alexandre Le Roy (1854-1938) a été supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit de 1896 à 1926. Il est décédé à Paris, le 21 avril 1938.

2. Léon Dufay (1876 – 1924), ordonné prêtre en 1908, entre en 1921 dans la congrégation du Saint-Esprit. Un an après, il part pour l'Île Maurice. On verra plus loin les circonstances de sa mort héroïque, le 3 décembre 1924.

– « Belle offrande, dit l'évêque en souriant, et dont je vous remercie. Mais j'en sais une autre qui serait encore plus belle. »

– « Laquelle donc ? »

– « Vous-même ! »

– « Missionnaire, ce fut longtemps mon rêve. Mon peu de santé m'empêcha de le réaliser, maintenant je suis trop vieux, et puis il y a ma sœur que voici. Elle aussi désirait entrer en religion et elle n'est restée avec moi que pour m'aider auprès des enfants, des jeunes filles, des malades... »

– « À votre âge, 45 ans, on apprend difficilement une langue d'Afrique, mais nous avons des missions de langue française... »

– « Mais, ma sœur ? »

– « Eh bien ! il se forme actuellement en Lorraine une nouvelle congrégation : l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. »

– « J'avais pensé, dit alors M^{lle} Dufay, entrer dans un ordre contemplatif en pays de mission, mais si mon frère devient missionnaire du Saint-Esprit, je verrai là une indication de Dieu. »

Qui était Mademoiselle Dufay ?

Dernière de trois enfants, Yvonne Dufay était née le 10 avril 1883 à Rouen. Le père, Édouard Dufay, normand d'origine, se montrait un grand chrétien, soucieux de la pratique de la charité et patron modèle d'une entreprise commerciale à Rouen. Seconde Duhamel, la mère, musicienne, était une femme d'un jugement remarquable, généreuse elle aussi en aumônes. Les enfants reçurent une éducation soignée, chez les ursulines, pour Yvonne. La sœur aînée se maria, eut trois enfants et perdit son mari en 1912. Léon Dufay joua un peu le rôle de père pour les orphelins que leur tante, Yvonne, entourait de beaucoup d'affection.

L'appel des Missions

L'entrevue avec Mgr Le Roy allait bouleverser la vie de la famille. L'abbé Léon et sa sœur prièrent, réfléchirent. Yvonne d'ailleurs n'était pas seule. Elle avait une amie, une institutrice dans l'enseignement libre, que la guerre de 1914 avait amenée au presbytère d'Émanville : M^{lle} Nelly Lesur. Toutes deux s'occupaient des œuvres paroissiales.

Le 18 août 1921, elles quittèrent la paroisse pour Le Mesnil Saint-Loup, dans l'Aube, où elles avaient une petite propriété. Et le 29 septembre, l'abbé Dufay entra dans la congrégation du Saint-Esprit, au noviciat d'Orly, où il fit profession le 30 octobre 1922.

Mademoiselle Lesur désirait aussi faire partie du nouvel institut mais il y avait son âge et sa jambe paralysée ! La réponse de Mgr Le Roy la rassura : « Je ne vois aucun obstacle à votre admission ». Désormais, elle sera la compagne inséparable de son amie.

Toutes deux se sentaient prêtes pour le pas décisif alors qu'à Farschwiller, où les premières sœurs se trouvaient réunies, la maison s'avérait exiguë. C'est ce que M^{lle} Dufay écrit à sœur Eugénie³ le 18 janvier 1922 : « Ma chère Mère, Mademoiselle Lesur et moi rentrons de Belgique ; [...] en passant à Paris, nous avons vu Mgr Le Roy. Nous lui avons demandé si nous devons quitter Le Mesnil St Loup pour aller à Farschwiller. Sa Grandeur nous a dit d'attendre : la maison étant trop petite pour recevoir toutes les postulantes. »

Pourquoi ne pas rester au Mesnil Saint-Loup dans l'ancien monastère des bénédictines ? Mgr Le Roy visita les lieux, apprécia l'immeuble mais le jugea situé trop loin de la gare.

Sœur Michaël, dans une lettre au père Conrad, spiritain, écrira, le 18 mars 1926 : « En décembre 1921, j'allais avec mon frère, novice à Orly, visiter à Sarrebourg une maison à vendre. À Neufgrange où nous allâmes ensuite, je rencontrai Sœur Eugénie et je retournai avec elle jusqu'à Farschwiller, où je fis connaissance de nos Sœurs. Sœur Eugénie revint avec moi à Paris et nous allâmes en Normandie (où Mgr Le Roy aurait aimé qu'on s'installât) pour voir plusieurs propriétés. » Rien n'aboutit. L'attente devait donc se prolonger.

Dans son manuscrit, sœur Élise⁴ note qu'Eugénie revint déçue et plus ou moins déconcertée par ce premier contact avec M^{lle} Dufay. Sœur Élise ne

3. Eugénie Caps, née le 3 juin 1892 à Loudrefing, en Moselle, est la fondatrice de l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit, instauré à Farschwiller, le 6 janvier 1921. Elle n'a jamais été supérieure générale. Après avoir organisé plusieurs communautés, malade, elle se retire à Montana (Suisse), où elle meurt le 16 mars 1931. Voir *Mémoire Spiritaine*, n° 1, avril 1995, p. 28 : brève notice biographique d'Eugénie Caps

4. Sœur Élise Müller (1901-1970) fait partie du premier groupe des spiritaines. On peut la considérer comme cofondatrice car, inébranlablement, elle soutient Eugénie à travers toutes les difficultés des premières années. Elle travaille à la Martinique de 1930 à 1945. Conseillère générale de 1955 à 1965. Elle a rédigé un manuscrit sur l'origine de la Congrégation. La plus grande partie de ce manuscrit

s'explique pas sur cette impression défavorable de la fondatrice vis-à-vis de celle qui devait, plus tard, prendre la tête de l'œuvre en devenant supérieure générale. À nous, il n'est pas très difficile de comprendre la situation. D'un côté, ces deux personnes avaient déjà beaucoup progressé dans la vie d'union à Dieu et étaient certainement animées d'un même idéal apostolique. L'une comme l'autre, qui n'auront pas le bonheur d'œuvrer en terre de mission, étaient convaincues que l'action missionnaire doit s'enraciner dans une vie spirituelle intense. Pour chacune se vérifia ce que Libermann avait écrit à la supérieure des Sœurs Bleues de Castres : « L'œuvre des Missions est une œuvre de la Croix. Il faut souffrir et beaucoup ⁵. » Mais, par ailleurs, beaucoup de choses les séparaient et les empêchèrent sans doute de vraiment se comprendre : leur origine, leur culture, leur tempérament, les chemins qui les avaient conduites à leur vocation spiritaine.

Eugénie avait été poussée intérieurement à se lancer dans l'aventure de la fondation et elle remplit sa mission de fondatrice, façonnée évidemment par son milieu, par les événements, par les épreuves. Yvonne s'était sentie attirée à la vie contemplative et ce furent les sollicitations extérieures de personnes et de circonstances qui lui manifestèrent la volonté de Dieu. Pour y répondre, elle déploya ses dons naturels et ce que son éducation soignée lui donnait de possibilités pour conduire l'embarcation encore fragile de la nouvelle congrégation.

Leur première rencontre fut donc marquée par cette relation en porte-à-faux dont elles souffrirent jusqu'à la fin avec, cependant, le souci de se manifester mutuellement respect et déférence, comme en témoigne cette lettre du 22 février 1922, portant la signature de sœur Marie Nelly et de sœur Marie Yvonne Dufay et adressée à sœur Eugénie : « Ma chère Révérende Mère, n'ayant pas de nouvelles relatives à l'ouverture du noviciat, je pense qu'elle est retardée. [...] Daignez agréer, ma Mère, notre religieuse et filiale affection. »

Les années de formation

Finalement, une maison fut achetée à Jouy-aux-Arches le 13 février 1922.

(*Origines de la congrégation*) a été reproduite dans les numéros 2, 3 et 4 de *Mémoire Spiritaine*. Dans le n° 2, novembre 1995, p. 34, figure une brève notice biographique de sœur Élise.

5. ND, t. 6, p. 242.

Nelly et Yvonne y arrivèrent le 24⁶. Yvonne allait sur ses 39 ans, Nelly en avait 59. Elles retrouvaient là six autres jeunes filles du groupe dit “de Paris” et treize postulantes d’Alsace et de Lorraine qui venaient de Farschwiller.

La nouvelle maison était grande mais en très mauvais état. Le manuscrit de Sœur Élise donne une idée des fatigues excessives et de l’ambiance désastreuse provoquées par les travaux harassants auxquels donna lieu la restauration du bâtiment. Elle note avec beaucoup d’inquiétude : « Quelle impression pouvaient avoir les nouvelles [aspirantes] arrivées dans un état de choses pareil⁷ ? »

Elle ne voyait que trop juste. Bien des années plus tard, en 1948, Mère Michaël écrivait d’Anvers au père Pascal⁸ : « Je dois dire que notre première impression ne fut pas enthousiaste. [...] Aussi quand Monseigneur Le Roy vint nous voir à Jouy, Sœur Jeanne d’Arc (Nelly Lesur) ne put que lui dire ces deux mots : “Quelle aventure ! Quelle aventure !...” »

Le 13 mars 1922, la première messe est célébrée, marquant l’ouverture de la retraite prêchée par le père Onfroy⁹. C’est le début du postulat. Le 26 mars, arrive Mère Adeline, des Sœurs de la Divine Providence, de Saint-Jean de Bassel¹⁰ à qui Mgr Le Roy demandait de prendre la charge de maîtresse des novices.

Le 12 octobre, dans une stricte intimité, 21 postulantes revêtent l’habit. Yvonne devient sœur Michaël et Nelly sœur Jeanne d’Arc. Au fil des mois, d’autres postulantes demandaient leur admission ; il fallut de nouveau

6. Les dates divergent dans *Origines de la congrégation* et dans divers écrits.

7. *Origines de la Congrégation*, p. 34.

8. Le père Jean-Baptiste Pascal (1856-1945) fut, dans leurs débuts, pour les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, un précieux conseiller. Voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, p. 33, note 33.

9. Le père François Onfroy (1874-1945) fut nommé, en mai 1922, mandataire de Mgr Le Roy auprès de la future société des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Voir *Mémoire Spiritaine*, n° 3, premier semestre 1996, p. 72-73.

10. « Mère Adeline Siffrid avait de l’expérience dans la conduite des jeunes apprenties-religieuses, ayant été quatre ans durant maîtresse des novices en Amérique et, plus tard, directrice des études au pensionnat de Fénétrange. Originaire de Graffenstaden (Bas-Rhin), cultivée autant qu’instruite, elle parlait parfaitement le français, l’allemand et l’anglais ; elle avait été initiée à l’art musical et au dessin. Elle unissait la bonté de cœur à un grand discernement d’esprit. » Après son séjour à Jouy-aux-Arches, Mère Adeline retournera à Saint-Jean de Bassel en octobre 1924. (*Mémoire Spiritaine*, n° 3, premier semestre 1996, p. 60, note 13).

émigrer. Le 16 avril 1923, la moitié des novices, dont sœur Michaël, sœur Jeanne d'Arc et les postulantes tout juste arrivées partirent pour Béthisy-Saint-Pierre, dans l'Oise, où M^{lle} de la Rivière ¹¹, une généreuse bienfaitrice, avait offert une demeure spacieuse dans une belle propriété. Le père Onfroy, aidé d'un autre père, allait administrer entièrement cette maison de formation. Quant aux autres novices, dont sœur Eugénie, elles restaient à Jouy avec Mère Adeline.

Puis vint le temps du noviciat pratique ¹². Sœur Michaël, sœur Marthe Réaux ¹³ et sœur Jeanne d'Arc l'accomplirent à Paris dans une maison que Mgr Le Roy avait installée comme "procure" au 27 (plus tard au 29) de la rue Lhomond. Tout le monde comprit bien que c'était en vue des responsabilités que Mgr Le Roy ¹⁴ avait l'intention de confier à sœur Michaël après la profession ¹⁵. Enfin, le 5 octobre 1924, vingt-trois novices ¹⁶ faisaient profession à Béthisy et deux à Montana, en Suisse, où elles se trouvaient pour raison de santé.

Mort héroïque du Père Dufay. Sœur Michaël en responsabilité

Pendant que sa sœur Yvonne poursuivait son noviciat, le père Dufay vint à Jouy, le 16 octobre 1922, pour faire ses adieux : il partait pour l'île Maurice. Le frère et la sœur restèrent huit jours ensemble puis, au moment de se quitter, incapables de prononcer une parole, ils chantèrent ensemble *Misericordias Domini* (les miséricordes du Seigneur), comme s'ils avaient pressenti ce qui allait se passer deux ans plus tard.

11. M^{lle} de la Rivière, connue de Mgr Le Roy, habitait la Normandie. Elle mit à la disposition des Sœurs du Saint-Esprit sa propriété de la Douije, près de la forêt de Compiègne, qui devint noviciat jusqu'en octobre 1936. En avril 1937, les spiritaines quitteront Béthisy.

12. Année d'expérimentation dans une communauté hors du noviciat.

13. Sœur Marthe Réaux (1892-1942) sera missionnaire à Majunga (Madagascar), jusqu'à son décès, en 1942.

14. Rappelons que Mgr Le Roy, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, avait sa résidence au 30 de la rue Lhomond.

15. *Origines de la Congrégation*, page 46.

16. Groupe constitué à partir des 21 novices du 12 octobre 1922 et d'autres ayant pris l'habit ensuite. La photo de cette première profession des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit figure dans *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, p. 31 (avec l'indication du nom de chacune des professes).

En effet, le 8 décembre 1924, arrivait un télégramme : « Dufay allant Réunion mort héroïquement donnant absolution passagers cédant place sur embarcation sauvetage ».

Les détails vinrent ensuite. Miné par le paludisme, le père avait quitté l'île Maurice pour celle de la Réunion sur un petit bateau avec un chargement de coton, de pétrole et d'essence. Au milieu de la nuit, l'embarcation prit feu. Descendu, malade, dans un canot de sauvetage, le père voulut céder sa place et se fit remonter sur le navire en feu ¹⁷... Yvonne aimait beaucoup son frère, sa disparition l'affecta profondément. Ce fut dans la foi qu'elle continua courageusement sa route.

Après la profession, sœur Michaël, sœur Jeanne d'Arc et sœur Charles ¹⁸ rejoignent à nouveau la procure de la rue Lhomond enviant peut-être le sort des douze autres qui s'embarquent, huit pour le Cameroun et quatre pour la Martinique. Le temps passe, des communautés sont créées en Suisse, en France.

La santé de Mgr Le Roy commence à décliner et l'organisation de l'institut naissant doit se renforcer. Monseigneur nomme son assistant, le père Jean-Baptiste Pascal, supérieur ecclésiastique des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Sœur Michaël sera directrice, c'est-à-dire responsable des maisons de France et de Suisse, sœur Benoît Clément des communautés du Cameroun et sœur Marthe de celles de Martinique.

Juillet 1927 marque un grand moment dans l'histoire de la congrégation : du 26 au 28, se tient le premier chapitre général. Il élit mère Michaël supérieure générale et lui donne un conseil de quatre membres dont sœur Maria Viers ¹⁹ première assistante, et sœur Jeanne d'Arc Lesur économiste générale. Trois ans plus tard, Rome proroge le mandat de mère Michaël.

En 1933 et 1939, les chapitres la reconduiront aussi dans sa charge de supérieure ; ainsi mère Michaël présidera-t-elle aux destinées de l'institut jusqu'en novembre 1945, donc pendant dix-huit ans.

Supérieure générale au service de la croissance de l'Institut.

Mgr Le Roy avait trouvé en sœur Michaël « une personne remarquable en

17. Pour plus de détails, voir : *BG*, t. 31, p. 851-852.

18. Sœur Charles Walch (1878-1961).

19. Sœur Maria Viers (1886-1943) fut secrétaire générale de la congrégation de 1927 à 1943.

tous points de vue, et tout indiquée pour prendre l'affaire en main ²⁰ ». On mesure aisément l'ampleur de la tâche à laquelle elle dût faire face avec son conseil. Tout était à commencer et à organiser. De diverses régions de France, les postulantes affluaient. En 1927, Madagascar appelait à l'aide pour la formation humaine et chrétienne de la femme malgache. En 1929, les sœurs arrivaient en Oubangui-Chari. En 1931, on ouvrait une communauté au Gabon. Au Cameroun, aux Antilles et ailleurs apparaissaient de nouveaux champs d'apostolat.

Partout, les sœurs commencent des écoles primaires, travaillent dans les dispensaires ou les hôpitaux, s'emploient à former des familles chrétiennes. Parfois, sur la demande des évêques, elles fondent des congrégations locales. Or, toutes sont de jeunes sœurs, sans expérience, qui s'affrontent à des situations nouvelles et difficiles.

Le bulletin de la congrégation, *Entre-Nous*, avait modestement commencé en 1925. Mère Michaël le développa pour assurer la cohésion de l'ensemble, favoriser l'union des sœurs entre elles, répondre aux questions, donner nouvelles, conseils, encouragements, orientations spirituelles et apostoliques. Elle y ajoutait une correspondance personnelle, fréquente, avec les supérieures et leurs sœurs.

Malgré ses efforts, mère Michaël s'aperçut vite qu'il lui était impossible de continuer à gérer de loin ces commencements, sans connaître les réalités locales de personnes et de lieux. D'ailleurs, les sœurs insistaient pour qu'elle vienné sur le terrain. D'Afrique, on lui écrivait : « Quand viendrez-vous nous visiter ? »

À l'époque, un tel voyage n'était pas une petite affaire et il fallait pouvoir le financer. Heureusement, là comme en d'autres circonstances, la personnalité de mère Michaël et les relations qu'elle avait su se faire, lui permirent de mener à bonne fin son projet. Dans *Entre-Nous* du 18 septembre 1937, nous lisons : « Je vois une indication de la Providence dans le succès des démarches faites au Ministère des Colonies pour l'obtention d'un voyage gratuit : Paris-Madagascar-Oubangui-Loango-Cameroun. »

C'était un événement que ce périple long de 31 368 km, du 12 novembre 1937 au 13 avril 1938 ! Cela fit grand bruit... jusqu'en Amérique ! Pensez donc : une religieuse de 55 ans qui allait faire un tel circuit en avion ! Plusieurs journalistes en parlèrent longuement, sensibilisant leurs lecteurs aux grandes préoccupations des missionnaires.

20. *Origines de la Congrégation*, page 39.

Tout se passa bien et mère Michaël revint juste à temps pour donner sa dernière joie à Mgr Le Roy : le compte rendu du travail des sœurs en Afrique.

Ce voyage la confirma dans la conviction que ses religieuses devaient acquérir les diplômes nécessaires à leurs fonctions. Déjà, en 1932, alors reçue en audience par le pape Pie XI, mère Michaël avait sollicité l'autorisation pour les sœurs d'accepter la direction des maternités dans les pays de mission... et la permission d'assister éventuellement et en cas de nécessité, les femmes en couche ²¹. En 1934, la Congrégation romaine de la Propagation de la Foi avait donné une réponse positive et, dès 1935, envoyé une Instruction à tous les instituts religieux pour les encourager à former leurs sœurs, à ouvrir des maternités, à promouvoir l'assistance sanitaire aux mères et aux enfants. Les spiritaines furent parmi les premières à y répondre largement...

Pendant les années de guerre

En 1938 l'horizon international s'assombrit dangereusement et, en septembre 1939, c'est la deuxième guerre mondiale, avec tout ce que cela a représenté de soucis et d'angoisses pour ceux qui l'ont vécue, et donc pour la congrégation.

La subsistance du noviciat pose de gros problèmes ; d'une façon générale, les santés subissent le contre coup d'un rationnement alimentaire sévère. Mais le grand drame fut la mort de sœur Rémi Gissler ²² et de sœur Joachim Lejeune ²³, quand leur bateau fut torpillé aux larges des côtes d'Espagne, le 28 mai 1940. Le conseil général décida d'interrompre tous les voyages par mer, il ne serait donc plus possible de relever les sœurs parties en mission depuis dix, ou même quinze ans. Celles-ci se trouvaient également bloquées, ne pouvaient pas toujours envoyer des nouvelles ; l'annonce de la mort d'une sœur à Madagascar arriva avec beaucoup de retard. Les familles manifestaient leurs appréhensions. Mère Michaël n'hésitait pas à passer, non sans danger, de la zone occupée à la zone libre pour communiquer moins difficilement, par messages radio ou par la Croix-Rouge, avec les lointains territoires de mission.

21. *Entre-Nous* du 24 juin 1936.

22. Sœur Rémi Gissler (1904-1940).

23. Sœur Joachim Lejeune (1914-1940).

Et, puisqu'on ne pouvait pas aller en Afrique, on rejoindrait les Africains et les Antillais en France. C'est ainsi que s'ouvrit, à Marseille²⁴, sous le patronage de la Croix-Rouge, l'école d'infirmières coloniales ; que les sœurs travaillèrent à l'hôpital militaire des coloniaux à Montrieux, dans le Var ; que s'organisèrent à Paris, les visites aux familles et aux malades originaires d'Outre-mer.

À ce propos, une religieuse se souvient : « La guerre avait amené à Paris des militaires venus des colonies et nos Sœurs les visitaient dans les centres d'accueil ou les hôpitaux. Certains venaient à la rue du Regard (où s'était établie la nouvelle maison mère, vu l'exiguïté de l'ancienne procure). » Une rencontre avec mère Michaël donna naissance à un vaste regroupement de ces personnes originaires d'Afrique et des Antilles. Au début, la messe célébrée pour eux, chaque dimanche, réunissait trente à quarante personnes, mais l'assemblée finit par s'élargir à plusieurs centaines. Par la suite, l'œuvre se transforma en un véritable service social auprès des familles africaines et antillaises, et à une prise en charge au plan religieux.

Il y avait aussi le Portugal qui, depuis plusieurs années, demandait l'ouverture d'un noviciat. On ne pouvait pas aller en Afrique, on irait donc au Portugal. Là naîtraient de belles et nombreuses vocations ; à partir de là, s'ouvrirait l'accès au Cap-Vert, à l'Angola, à la Guinée Bissau.

Sans connaître un mot de portugais, Mère Michaël reçut cependant un très bon accueil dans les ministères, et envisagea l'établissement du noviciat à Lisbonne, lequel fut transféré ensuite à Coïmbra et enfin à Braga.

L'activité de la supérieure générale s'exerça aussi en des réalisations bien en avance sur leur temps. Servie par ses dons de musicienne, mère Michaël s'intéressa beaucoup au renouveau liturgique, à la chorégraphie religieuse ; elle chercha à collaborer avec des mouvements apostoliques récemment fondés comme la Légion de Marie et la Ligue de l'Évangile et garda toute sa vie une profonde estime pour le père Couturier, grand artisan de l'unité des chrétiens. La même sœur témoigne : mère Michaël, « âme ecclésiale, toujours fidèlement accordée aux directives du Siège Apostolique, ouverte aux besoins du monde entier, avait trouvé d'instinct, depuis de longues années, sa dimension œcuménique ».

24. Cette maison sera fermée en 1948.

Deux œuvres qui lui tiennent particulièrement à cœur : les Oblates et la revue *Pentecôte*

C'est à l'instigation d'une laïque, Joséphine Ocicka ²⁵, qu'elle fonda les Oblates du Saint-Esprit, association qui sera érigée canoniquement en 1931 par le cardinal Verdier, pour offrir à des personnes laïques la possibilité de partager la spiritualité missionnaire de la congrégation et de soutenir de leur prière, parfois de leurs dons, les activités des sœurs.

La revue *Pentecôte*, elle, débuta en 1932 ; modeste d'abord, elle connut un rapide succès. Mère Michaël la dirigea elle-même pendant un certain temps. Le n° 3 souligne : « *Pentecôte* a été bien accueilli. Nous comptons aujourd'hui plus de 1 200 abonnés. Nous avons reçu maintes lettres d'encouragement. » De fait, la revue faisait connaître la congrégation, établissait un lien entre les spiritaines et leurs nombreux amis, ouvrait les esprits et les cœurs à la mission universelle.

On voit que, de bien des façons, mère Michaël avait un sens aigu de sa responsabilité. Elle suivait de près la vie de l'institut, le développement des œuvres, tout comme l'obéissance aux constitutions, la qualité de la vie communautaire, de la vie fraternelle. Elle ne craignait pas, dans ses circulaires, de donner des conseils pratiques et même de rappeler à l'ordre. En même temps, elle manifestait une tendre sollicitude pour ses sœurs, surtout pour celles qui souffraient. Son expression habituelle « ma bonne fille » est restée légendaire.

« L'initiative de la fondation remonte à nos sœurs lorraines »

Elle savait que cette responsabilité au niveau général ne se confondait pas avec celle de la fondatrice. En septembre 1959, elle écrivait à mère Marie-Laurence ²⁶, alors supérieure de la congrégation :

« Je ne sais pourquoi je sens le besoin de vous ouvrir mon cœur. J'obéis à l'Esprit-Saint. L'an dernier en arrivant à Nogent, nos voisines les chères carmélites me

25. Joséphine Ocicka (1859-1929) était la fondatrice et directrice des "Patronages de la Sainte Famille" à Paris.

26. Mère Marie-Laurence Brosse (1909-1970) fut supérieure générale de 1955 à 1965. Elle est décédée en Angola le 16 avril 1970.

demandèrent de leur parler des débuts de l'institut. Je le fis en toute simplicité, et vérité : "Je n'y fus pour rien, leur dis-je, car j'avais toujours pensé à la vie bénédictine contemplative en pays de mission, à tel point que mon bien-aimé frère avait composé une 'chanson' sur les désirs de sa petite sœur. L'initiative de la fondation remonte donc à nos chères Sœurs Lorraines"... »

Considérant une vue d'ensemble du dessein de Dieu, on peut dire qu'avec sœur Eugénie, le Seigneur suscita une congrégation au charisme spécifiquement missionnaire. « Complément logique et indispensable de cette période charismatique », selon l'expression d'un témoin, mère Michaël donna à la jeune fondation la vigoureuse impulsion apostolique qui facilita sa croissance et son extension, tandis que Mgr Le Roy permettait que le jeune institut trouvât sa place dans l'Église.

Il est vrai que le transfert de responsabilité de sœur Eugénie à sœur Michaël ne se fit pas sans souffrances ni maladroites, mais il n'est pas moins vrai que l'Esprit de Dieu a agi par ces trois personnes, à partir de leurs talents et au cœur même de leurs faiblesses ; c'est sa manière.

Mgr Le Roy et sœur Eugénie étaient déjà retournés à Dieu quand, en 1945, son mandat achevé, mère Michaël se retira et fut remplacée par mère Josepha Bieth.

Mieux connaître Mère Michaël

Avant de rejoindre mère Michaël dans la dernière étape de sa vie, recueillons encore quelques traits de sa personnalité.

D'un tempérament ardent, « douée d'une autorité naturelle », comme l'écrivait un ami à l'une de nos sœurs, elle s'adaptait facilement à toutes les situations. Un spiritain le lui disait dans une lettre de novembre 1945 alors qu'elle venait d'arriver à Anvers, peu après avoir quitté le généralat.

Son action comme supérieure générale a suffisamment manifesté son authentique esprit missionnaire qu'elle exprimait déjà au moment de ses vœux perpétuels : « Mon grand désir a toujours été de gagner des âmes à Dieu qui le loueront éternellement. Le Saint-Esprit sera ma lumière et ma force ». Peu avant le chapitre général de 1945, elle avait écrit à une sœur : « Mon mandat est terminé et mon grand désir est maintenant d'aller finir mes jours en terre africaine où, malgré mes 62 ans, j'espère pouvoir encore servir. » Ce grand désir ne fut pas exaucé. Souvent elle dut en offrir à Dieu le sacrifice pour que son règne arrive.

D'une spiritaine dont le témoignage a déjà été cité, nous apprenons que mère Michaël « en authentique missionnaire d'avant-garde, avait placé

d'emblée sa vie dans l'axe "Esprit et Mission". À la fois femme de prière et d'action, nourrie d'Écriture Sainte, elle se laissait mouvoir par l'Esprit pour lequel sa dévotion était ardente et communicative ».

De fait, ses lettres sont émaillées d'exhortations qui invitent à se laisser conduire par l'Esprit, à préparer et à célébrer avec ferveur la fête de la Pentecôte. Elle parle souvent de notre appartenance à l'Esprit-Saint enracinée dans notre vocation baptismale : « Comme Spiritaine, nous devons avoir plus que n'importe qui le culte de notre baptême par lequel nous sommes nées à la vie de l'Esprit. »

Elle se confiait à l'Esprit-Saint et à la prière. « Les difficultés ne comptent pas puisque la prière humble et confiante a toujours été exaucée. Usons de cette arme puissante ²⁷. » Et encore : « Tant vaut la prière, tant vaut la vie. »

Que dire de sa dévotion à Marie ? La Légion de Marie alors à ses débuts la séduisit. Elle en parlait fréquemment. « La Légion de Marie m'a semblé être vraiment faite pour nous, car c'est l'union du Saint-Esprit et de Marie, dans l'œuvre de régénération du monde ²⁸. »

Cependant, on ne trouvera dans ses écrits, que de rares références au père Libermann. En voici une qui accompagne un livret, édité peu auparavant, qu'elle envoie à chaque communauté : « *L'Esprit de l'École française de spiritualité* (par Jean Gautier, Sulpicien), le meilleur livre paru jusqu'à maintenant sur la spiritualité béruillienne à laquelle se rattache [...] le Vénérable Père Libermann ²⁹. »

Dernière étape

Ce fut donc en ce mois d'automne, 5 novembre 1945, que mère Michaël entra elle aussi, par un temps de retraite active, dans l'automne de sa vie. Envoyée en Belgique, elle fonda la communauté d'Anvers et en fut la première supérieure. Elle devait y rester jusqu'en 1958.

Elle vint ensuite à Nogent-sur-Marne où elle allait terminer ses jours, gardant jusqu'à la fin une relation très vivante avec ses chères Oblates, en particulier à travers un courrier abondant.

27. *Entre-Nous*, 24 juillet 1934.

28. *Entre-Nous*, 23 octobre 1943.

29. *Entre-Nous*, 1er juin 1943.

Elle avait 81 ans quand le Seigneur la rappela à lui, le 29 mai 1964. Ses dernières paroles furent de discrète action de grâce : « Je suis contente. »

C'est au cimetière de Nogent-sur-Marne que repose notre première supérieure générale, à côté de sœur Eugénie la fondatrice. Cette proximité n'est-elle pas un signe ?

Chacune a contribué selon sa grâce à la naissance et au développement de la même œuvre missionnaire voulue par Dieu.

« Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un » (1 Co : 3, 8).



Au cimetière de Nogent-sur-Marne...